Jane Austen
a gâché ma vie

OFFICIAL SELECTION
tiff
TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL 2024

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM
SAINT-JEAN-DE-LUZ

Les Films du Veyrier & Sciapode présentent

Jane Austen a gâché ma vie

Un film de **Laura Piani**

Avec **Camille Rutherford, Pablo Pauly, Charlie Anson**

France / 2024 / 94mn / Scope / 5.1

SORTIE LE 22 JANVIER

DISTRIBUTION
Praesens-Film AG
Münchhaldenstrasse 10
8008 Zürich
info@praesens.com

PRESSE
Diana Bolzonello Garnier
diana@promopresse.ch

SYNOPSIS

Agathe a autant de charme que de contradictions. Elle est célibataire mais rêve d'une histoire d'amour digne des romans de Jane Austen. Elle est libraire mais rêve d'être écrivain. Elle a une imagination débordante mais une sexualité inexistante. La vie n'est jamais à la hauteur de ce que lui a promis la littérature. Invitée en résidence d'auteurs en Angleterre, Agathe devra affronter ses peurs et ses doutes pour enfin réaliser son rêve d'écriture... et tomber amoureuse.

ENTRETIEN AVEC
LAURA PIANI

Qu'est-ce qui vous a amenée à la réalisation ?
Mon désir de cinéma est né très tôt grâce à la comédie : j'ai découvert *The Shop Around the Corner* de Lubitsch et *The Apartment* de Wilder et j'ai arrêté d'aller au collège... je partais le matin pour aller au cinéma à Paris. J'ai étudié la littérature et le cinéma à Paris et à Rome, entamé un doctorat sur la crise du couple chez Bergman, Cassavetes et Rossellini et puis je suis partie en voyage où j'ai commencé à écrire. En rentrant de ce voyage, j'ai intégré le CEEA, une école de scénario à Paris où j'ai vraiment appris la dramaturgie. Cela fait plus de dix ans maintenant que je suis scénariste. J'ai écrit des drames, des polars, des thrillers pour le cinéma et des séries pour la télévision mais je rêvais d'écrire une comédie romantique qui parle de littérature et de poésie. Je rêvais d'écrire un film qui soit à la fois une comédie de mœurs contemporaine et une comédie romantique classique à l'anglaise. Quand j'ai rencontré la productrice Gabrielle Dumon, j'ai tout de suite senti que je pouvais lui confier ce rêve. À l'époque, il était juste question que j'écrive le scénario et qu'on confie la réalisation à quelqu'un d'autre mais l'histoire était tellement intime et personnelle que mon désir de réalisation est né pendant l'écriture du film. C'est cette histoire particulière qui m'a donné envie de réaliser.

En quoi ce récit était-il si personnel ?
Pendant mes études et au début de ma vie de scénariste, j'ai travaillé à Shakespeare & Company, une librairie magique à St Michel. Chaque librairie est un théâtre mais celle-ci est particulière : c'est un îlot anglophone au cœur du Quartier Latin. Un endroit unique qui accueille des poètes et des écrivains du monde entier depuis le début des années 50. Shakespeare & Co a été mon refuge et c'est ce décor qui m'a inspiré l'idée du film.

Quelle histoire vouliez-vous raconter dans ce décor ?
J'ai une tendresse pour les fêlés, les inadaptés. Les doux, les sincères, les romantiques. Ceux qui ne trouvent pas leur place. Ceux qui préfèrent se raconter des histoires. Ceux qui n'arrivent pas à tomber amoureux, à grandir, à faire leur deuil ou à prendre des risques. Tous ceux qui ont peur de souffrir. C'est pour eux que j'ai eu envie de raconter cette histoire. Je souhaitais montrer comment les gens qui passent leur vie dans les livres peinent à vivre la réalité d'une histoire d'amour contemporaine mais aussi à écrire

puisqu'ils ne lisent que des chefs d'œuvre. Comment un refuge peut devenir une prison ? À partir de cette question, mon idée était de filmer une femme décalée qui a du mal à vivre au milieu de ses contemporains et se retrouve face à son désir. Tout en jouant avec les codes de la comédie romantique, je voulais ancrer un personnage lunaire, maladroit et mélancolique dans un contexte de deuil puis l'amener vers la légèreté. Comme nous vivons une époque merveilleusement libre mais aussi très dure, pleine d'injonctions et dans un monde ultracapitaliste où l'on consomme tout, y compris les histoires d'amour, cela m'intéressait de faire le portrait d'une femme qui se sent inadaptée.

Comment avez-vous choisi vos acteurs ?

J'ai eu la chance d'être accompagnée par Lucciana de Vogüe pour le casting. Pour incarner Agathe, Camille Rutherford s'est imposée comme une évidence car au-delà d'être anglophone, sa sensibilité merveilleuse me faisait vraiment penser à celle du personnage. Sa maladresse aussi : à notre premier rendez-vous, elle a renversé sa bière sur ses frites et j'ai tout de suite été touchée par son charme et sa gaucherie. Camille a une grâce dont elle n'a pas conscience et une espèce d'étrangeté poétique et mélancolique très émouvante et intéressante à utiliser dans une comédie romantique où les personnages sont souvent très codifiés. Elle a amené une vraie singularité à Agathe, une profondeur qui la rend encore plus attachante. Pablo Pauly, je l'avais connu sur *Temps de chien*, un film que j'avais co-écrit avec Édouard Deluc pour Arte, et j'avais été fascinée par son talent dans le jeu comme dans l'improvisation. Il a la gouaille, le charme et la puissance comique dont je rêvais pour faire de Félix un séducteur enfantin et irrésistible. Quant à Charlie Anson, qui interprète Oliver, il me semblait parfait pour compléter le trio avec son élégance, son humour pince-sans-rire typiquement anglais et sa délicatesse. La rencontre avec lui relevait du miracle car il a grandi en Haute-Savoie et parle parfaitement français. Or, j'avais la contrainte de ne pas trop faire parler mes personnages dans une autre langue que la nôtre. Et en le voyant, je me suis dit que j'avais devant les yeux la réincarnation de Hugh Grant !

Avez-vous tourné dans le vrai décor de la librairie Shakespeare and Co. ?

La fille du créateur de la librairie, Sylvia Whitman, et son mari David Delannet, sont des amis très proches. Nous formons une famille d'amis. Ils ont tout de suite soutenu mon film et m'ont ouvert les portes de la librairie la nuit. C'était magique de tourner dans ce lieu la nuit. J'ai eu de chance car ils refusent souvent les tournages, y compris *Emily in Paris*.

La Jane Austen Residency existe-t-elle vraiment ?

Elle n'existe pas en tant que telle mais si *Jane Austen a gâché ma vie* a été nourri par mon expérience à la librairie, il l'a aussi été par plusieurs séjours que j'ai passés, pendant l'écriture, dans différents lieux d'Angleterre où Jane Austen a vécu et le village où elle a habité pendant les dernières années de sa vie. La plupart ont donné lieu à des musées et j'étais très émue de voir qu'elle avait des fans dans le monde entier et restait une référence pour beaucoup de jeunes auteurs. Cela m'a inspiré le décor et le nom de la Jane Austen Residency, qui va permettre à Agathe de faire un voyage initiatique qui va la révéler sur le plan amoureux, sexuel et créatif grâce à des rencontres avec des personnages fantaisistes et inadaptés comme elle.

Quel lien intime avez-vous avec Jane Austen ?

Un lien très fort car elle m'a éduquée, d'une certaine façon. Je me suis abreuvée de ses mots et son talent de conteuse, de son humour, et l'aspect politique de son œuvre posait des questions déjà très féministes pour l'époque : le rapport des femmes au mariage et à l'indépendance est une question toujours universelle. Mais au-delà de ça, j'ai compris grâce à elle que pour être lu et donner envie au spectateur de savoir ce qu'il se passera après, il faut distraire. Cela m'a aidé à assumer le genre de la comédie romantique car on peut dire beaucoup de choses en racontant des histoires d'amour. En fait, Jane Austen nous a démontré que le romantisme n'était pas ringard mais politique car il interroge la façon dont on peut sublimer son existence et continuer à rêver. Mon désir avec ce film était d'esquisser avec le plus de délicatesse possible le portrait d'une jeune femme en deuil qui n'arrive pas à avancer, dans un monde qui va trop vite et qui ne lui correspond pas. C'est une femme « empêchée » qui va se réaliser. Mais je ne voulais pas qu'elle soit sauvée par un homme. Elle ne peut tomber amoureuse que parce qu'elle parvient à créer, à écrire, à exister pleinement par elle-même.

Quel regard portez-vous sur le genre si spécifique de la comédie romantique ?

Pour moi, la comédie romantique est une chorégraphie des corps et des sentiments. J'assume pleinement les codes du genre, les rendez-vous autour de l'hésitation amoureuse et des quiproquos. Il n'était pas question de déjouer les attentes du spectateur : l'enjeu du film n'est pas le suspens mais la justesse des sentiments. C'est aussi un film qui interroge le rapport à la fois intime et universel qu'on entretient avec les histoires d'amour des romans dans lesquelles on voudrait vivre.

Quelles furent vos sources d'inspiration ?

Il y a évidemment toutes les comédies romantiques britanniques des années 90. Ce sont des films que j'adore et que j'ai le plaisir de partager, désormais, avec mon fils de 11 ans. Or je me dis que si les garçons de 6ème aiment *4 mariages et un enterrement*, *Coup de foudre à Notting Hill*, *Love Actually*, *Bridget Jones*, on va pouvoir sauver le monde ! Ce sont des films qui m'ont aidée dans les moments de questionnements et qui m'ont permis de rire dans certaines périodes difficiles. Cela peut sembler impressionnant de jouer dans la même catégorie mais je suis partie du principe que mon film partait du point de vue d'une Française. J'assume ce décalage et ce voyage à

travers des références que j'affectionne. D'ailleurs, les références, dans mon film, prennent la forme d'hommages : je pense à *The Shop Around the Corner* pour le théâtre que représente la librairie, ou à *The Apartment*, qui est mon grand film de chevet. Je me suis aussi beaucoup inspirée des comédies anglaises de Mike Leigh et Roger Michell et des grands classiques de James Ivory comme *Retour à Howards End* pour cette idée de mesurer, dans un même lieu, le temps qui passe et la mémoire qui reste, mais aussi la composition, la lumière et les couleurs.

Quelles exigences aviez-vous en termes d'image ?

Contrairement aux codes acidulés souvent utilisés pour filmer les comédies romantiques, avec la cheffe opératrice Pierre Mazoyer, nous avons voulu affirmer un décalage entre la légèreté du film et une lumière très travaillée, aux références picturales fortes. Le choix du scope nous a permis de faire vivre les décors, de les déployer pour raconter le parcours et la solitude d'Agathe. C'est un format qui amène une certaine distance avec la réalité et qui accentue le décalage de mon personnage avec le monde qui l'entoure.

Comment avez-vous dirigé les acteurs ?

Lors des répétitions, j'avais régulièrement réécrit les dialogues pour être au plus près de chaque acteur et une fois sur le plateau, nous étions assez clairs sur toutes les intentions que nous voulions donner à chaque scène et sur les endroits où il fallait être dans des bascules d'émotion. Mais je n'ai pas procédé de la même manière avec chaque acteur et, d'une certaine manière, chacun d'eux m'a appris comment le diriger. Ce que j'ai beaucoup aimé chez mes trois comédiens, c'est qu'ils avaient beaucoup de choses à proposer. Malgré le fait que nous n'ayons eu que 6 semaines de tournage dans beaucoup de décors différents, donc peu de prises, j'ai toujours accordé une prise où ils étaient totalement libres. Cela leur laissait l'espace d'improviser – ce qui est toujours réjouissant dans la comédie. C'était donc une danse entre eux et moi.

Dans la comédie romantique, s'il y a bien une scène qu'il ne faut pas rater, c'est celle du baiser. Comment avez-vous rêvé les vôtres ?

L'une des scènes-clefs dans le film est celle où Agathe et Félix se disent au revoir. Leur amitié et leur complicité à l'écran comme dans la vie étaient très perceptibles. Ensemble ils sont très potaches. Je me demandais donc à quoi pouvait ressembler un baiser avec quelqu'un que l'on connait très bien. Devait-il y avoir de la sensualité ? Un baiser potache, est-ce que cela existe ? Je les ai laissé faire et, malgré la pluie, cette scène de baiser sur le quai entre Agathe et Félix est devenue l'une de mes préférées. Cela a d'ailleurs été une leçon de simplicité car il suffit parfois qu'il y ait deux bons acteurs et un parapluie pour être bouleversé. Les scènes entre Agathe et Oliver sont très différentes : il fallait montrer que lorsqu'il y a du désir, il n'y a plus de place pour le rire car on devient fébrile. J'ai donc expliqué à mes acteurs qu'il devenait impossible pour leurs personnages, de se regarder dans les yeux, de s'approcher trop près, bref il fallait qu'ils s'évitent à tout prix car l'antagonisme est l'un des principaux moteurs de la comédie romantique. C'est une question qu'on s'est posée avec ma monteuse Floriane Allier. Comment rythmer le film sur les différences qui opposent Oliver et Félix : quand Félix est tout feu tout flamme, Oliver a cette réserve à l'Anglaise, il est vibrant et lorsqu'on parvient à capter le trouble d'un homme réservé, cela devient d'autant plus puissant. Et puis j'aimais le fait de casser le romantisme avec des vraies scènes de comédie, comme cette séquence où Oliver ramène Agathe après le pub et qu'au lieu de les voir conclure, on l'entend marmonner : « Même pas un petit cuni ? ». Quand on a trouvé ça en répétitions, on s'est demandé si on pouvait s'autoriser ce genre de phrases mais c'était une parfaite manière de décaler le romantisme. De rendre le film contemporain. Quant à la scène de baiser final, c'est la dernière que nous avons tournée. Il y avait donc une grande émotion sur le plateau.

Quelles étaient vos exigences en matière de musique ?

La musique a été une grande source d'inspiration pour ce film. J'avais une idée très claire de ce que je voulais avant le tournage pour certaines scènes : « *Cry to me* » par exemple pour l'ouverture du film est un hommage à *Dirty Dancing* mais modernisé grâce au compositeur Peter von Poehl et à la voix de Marie Modiano. « *Je t'aime à l'Italienne* » de Frédéric François offre l'occasion d'un duo kitch et comique à mes comédiens dans une voiture. J'étais également habitée par les morceaux de piano à quatre mains de Schubert comme la « Fantaisie en Fa Mineur D.940 » ou la « Mélodie Hongroise ». Le jeu à quatre mains est à la fois riche musicalement et symboliquement pour le triangle amoureux du film. La simplicité et le génie de Schubert permettent aux images et aux émotions de se déployer avec délicatesse et sobriété. En même temps, je voulais revendiquer avec la musique de ce film une liberté totale de ton et d'époque puisque je parle d'une héroïne décalée qui est à la fois totalement contemporaine et intemporelle. Le compositeur Peter von Poehl m'a alors proposé de travailler avec des instruments comme le hautbois, la flûte et la clarinette pour la partie du film qui se passe en Angleterre. Ils donnent une merveilleuse étrangeté au voyage d'Agathe : grâce à la musique, on ne sait pas toujours dans quelle époque on se trouve, comme le personnage principal.

Le film est-il proche de ce que vous aviez en tête à l'écriture ?

Oui. La scène du restaurant chinois, par exemple, était importante car je voulais montrer une femme qui fantasmait sa vie amoureuse mais qui se retrouvait en permanence toute seule. C'est une scène qui permet de montrer son rapport à l'amour et à l'écriture, c'est cette

vision de l'homme nu dans un verre de saké qui est l'élément déclencheur de l'histoire. Et puis j'avais envie de réaliser un film que mes enfants pourraient voir, de raconter une histoire d'adultes que pourrait comprendre un enfant de dix ans car on a tous besoin d'entendre parler d'amour et le plus tôt possible !

Ce poème que l'on entend à la fin n'est-il finalement pas le cœur du film ?

Ce poème est la pierre angulaire du film. Là où tout commence et tout finit. S'il y avait un message à délivrer, ce serait en effet ce poème qui invite à aller vers son cœur brisé si l'on veut écrire et aimer, voire l'exhiber fièrement. J'ai découvert ce poème par le poète Jack Hirschman lui-même, à la librairie, lors d'un festival de poésie il y a quinze ans et il n'a jamais cessé de m'accompagner. Il me bouleverse par sa simplicité. C'était un immense honneur d'avoir Frederick Wiseman sur le tournage pour lire le poème.

Et comment vous est venu ce titre ?

Je suis une spécialiste des titres longs puisque mon court métrage s'appelait Prudence Ledoux a le vent en poupe… On pourrait presque croire à des exercices d'élocution. Jane Austen a gâché ma vie était mon titre de travail quand j'ai commencé à écrire sans savoir où cela irait. Je l'ai choisi parce qu'il m'amusait mais aussi parce qu'il donnait le ton de l'histoire, il permettait de comprendre le personnage sans résoudre l'énigme. On écrit souvent pour découvrir pourquoi on écrit… Ce titre m'a servi de balise. Or j'ai eu la chance que mes distributeurs le gardent avec enthousiasme car lors des festivals et des marchés, lorsque vous n'êtes pas encore identifié, vous n'avez que le titre de votre film pour vous faire remarquer.

BIOGRAPHIE DE LAURA PIANI

Après des études de cinéma et de littérature à Paris et à Rome, Laura Piani travaille comme libraire à Shakespeare & Co à Paris tout en étudiant l'écriture de scénario au Conservatoire Européen d'Écriture Audiovisuelle. Elle fait partie de la première formation de Showrunner de la FEMIS et travaille comme scénariste pour la télévision et le cinéma. Depuis dix ans, elle co-écrit des longs métrages, des unitaires et des séries avec des réalisateurs comme Édouard Deluc, Diane Bertrand, Cristina Pinheiro, Marion Laine et Guillaume Gallienne. Consultante en scénario pour le European Writers Club, le Groupe Ouest, le TorinoFilmLab, le Krakow Film Festival, la Pop Up Residency à Bratislava et le TRT 12 Punto à Istanbul, elle a enseigné l'écriture aux Beaux-Arts de Paris, à l'ESRA, à la Ciné Fabrique, au CEEA et à l'Atelier Série d'Émergence. En 2022, elle écrit et réalise son premier court métrage de fiction, *Prudence Ledoux a le vent en poupe,* avec Alice Butaud et Pierre-François Garel diffusé sur OCS. *Jane Austen a gâché ma vie* est son premier long métrage.

talking to another individual
and that is its strength. »
- Rachel Cusk
Tolstoy and Dostoyevsky
are more real to me
than my next door
neighbors and even
stranger to me is the
fact that even before
I was born Dostoyevsky
La Maison du Mustier.
In medieval times
each monastery had
a 'frère lampier'
whose duty was
to light the lamps
at nightfall.
I have been doing
this for fifty years.
Now it is my
daughter's turn.
—George Whitman

LISTE ARTISTIQUE

Camille Rutherford	AGATHE
Pablo Pauly	FÉLIX
Charlie Anson	OLIVER
Annabelle Lengronne	CHERYL
Liz Crowther	BETH
Alan Fairbairn	TODD
Lola Peploe	OLYMPIA
Alice Butaud	MONA
Roman Angel	TOM

Et avec les participations amicales de
Frederick Wiseman
Pierre-François Garel

LISTE TECHNIQUE

Scénariste-réalisatrice	Laura Piani
Directrice de la photographie	Pierre Mazoyer
Chef opérateur son	Lucas Héberlé
Scripte	Marie de Chassey
Directrice de casting	Lucciana de Vogüe
1ers assistants Mise en Scène	Quentin Janssen, Ludovic Giraud
Cheffe maquilleuse coiffeuse	Mademoiselle Jenny (Jenny Hermeline)
Ensemblière décoratrice	Agnès Sery
Cheffe costumière	Flore Vauvillé
Monteuse image	Floriane Allier
Monteuse son	Carole Verner
Mixeuse	Laure Arto
Compositeur	Peter von Poehl
Superviseur musical	Martin Caraux
Productrice	Gabrielle Dumon
Directrice de production	Monica Mele
Une production co-déléguée	LES FILMS DU VEYRIER & SCIAPODE
Avec la participation de	CANAL+ et CINÉ+
En coproduction avec	PICTANOVO avec le soutien de la Région Hauts-de-France en partenariat avec le CNC
Avec le soutien de la	Région Île-de-France en partenariat avec le CNC
Avec le soutien du	CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
En association avec	INDÉFILMS 12
Avec le soutien au développement de la	PROCIREP – ANGOA – CINÉVENTURE DÉVELOPPEMENT 6
Ventes internationales	THE BUREAU SALES
Distribution France	PANAME DISTRIBUTION